

JAVIER CERCAS

# Les lois de la frontière

roman traduit de l'espagnol  
par Élisabeth Beyer et Aleksandar Grujić

*ACTES SUD*

*À Raiül Cercas et Mercè Mas.*

*À la bande, au nom  
de nos plus de quarante ans d'amitié.*

*Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux  
autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.*

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD



PREMIÈRE PARTIE  
DE CE CÔTÉ-LÀ

— On commence?

— On commence. Mais avant ça, laissez-moi vous poser une autre question. Ce sera la dernière.

— Allez-y.

— Pourquoi avez-vous accepté d'écrire ce livre?

— Je ne vous l'ai pas encore dit? Pour l'argent. J'écris pour gagner ma vie.

— Oui, je le sais, mais est-ce la seule raison?

— Eh bien, c'est vrai, on n'a pas toujours l'occasion d'écrire sur un personnage comme Zarco, si c'est à ça que vous pensez.

— Vous voulez dire que vous vous intéressiez à Zarco avant qu'on vous propose d'écrire ce livre sur lui?

— Bien sûr, tout le monde s'intéressait à lui.

— Je vois. De toute façon, l'histoire que je vais vous raconter n'est pas celle de Zarco, mais celle de ma relation avec Zarco. Avec Zarco et avec...

— Je le sais, on en a déjà parlé. Peut-on commencer?

— Oui, on peut.

— Racontez-moi votre rencontre avec Zarco.

— C'était au début de l'été 1978. Une drôle d'époque. Du moins, c'est le souvenir que j'en ai. Franco était mort depuis trois ans, mais le pays, régi encore par les lois franquistes, avait l'exacte odeur du franquisme : il puait la merde. J'avais alors seize ans, Zarco aussi. Et nous vivions à la fois très près et très loin l'un de l'autre.

— Que voulez-vous dire par là?

— Est-ce que vous connaissez la ville?

— Vaguement.

— Ça vaut presque mieux : la ville d'aujourd'hui ressemble peu à celle d'autrefois. À sa manière, la Gérone d'alors était encore une ville marquée par l'après-guerre, un bourg obscur et clérical, cerné de champs et plongé dans la brume en hiver ; je ne dis pas que la Gérone d'aujourd'hui soit mieux : dans un certain sens, elle est pire : je dis seulement qu'elle est différente. À l'époque, par exemple, la ville était entourée de quartiers où vivaient les *charnegos*. Le mot ne s'utilise plus maintenant, mais il désignait alors des travailleurs venus en Catalogne des autres régions d'Espagne, des gens qui, en général, n'avaient pas un sou vaillant en poche et qui étaient venus là pour commencer une nouvelle vie... Mais tout ça, vous le savez déjà. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'à la fin des années soixante-dix, comme je le disais, la vieille ville était entourée de quartiers ouvriers : Salt, Pont Major, Germans Sàbat, Vilarroja. C'est là qu'affluait la racaille.

— C'est là que vivait Zarco ?

— Non : Zarco vivait avec la racaille de la racaille, dans des logements provisoires, à la frontière nord-est de la ville. Moi, je vivais à peine à deux cents mètres de lui : sauf qu'il était de l'autre côté de la frontière, juste au-delà de la ligne de partage entre le parc de la Devesa et la rivière Ter, alors que moi, je vivais juste avant, de ce côté-ci. J'habitais la rue Caterina Albert, là où se trouve aujourd'hui le quartier de la Devesa qui à l'époque n'était rien ou presque, des jardins et des terrains vagues en bordure de la ville ; à la fin des années soixante, on y avait construit quelques immeubles isolés où mes parents louaient un appartement. D'une certaine façon, c'était aussi un quartier de *charnegos*, même si nous qui y habitons n'étions pas aussi pauvres que les *charnegos* : la plupart des familles, dont la mienne, étaient des familles de fonctionnaires appartenant à la classe moyenne – mon père occupait un poste subalterne à la Députation provinciale – des familles venues d'ailleurs mais qui ne se considéraient pas comme des *charnegos* pour autant et qui, de toute façon, ne voulaient rien savoir des vrais *charnegos* ou du moins des *charnegos* pauvres, ceux de Salt, Pont Major, Germans Sàbat et Vilarroja. Sans parler des gens installés dans les logements provisoires. De fait, je suis sûr que la plupart des voisins de la rue Caterina Albert

n'y avaient jamais mis les pieds (les gens de la ville encore moins). Certains ne connaissaient peut-être même pas l'existence de ces logements ou faisaient mine de ne pas la connaître. Moi, je les connaissais. Je ne savais pas très bien de quoi il s'agissait, je ne m'y étais jamais rendu, mais je savais qu'ils se trouvaient là-bas, ou bien qu'on disait qu'ils s'y trouvaient, comme une légende que personne n'avait confirmée ni démentie : en réalité, je crois que pour nous, les jeunes du quartier, le mot même de logement évoquait l'image épique d'un refuge dans une époque inhospitalière et je suis sûr qu'il possédait la prestigieuse aura d'un roman d'aventures. C'est pourquoi je vous ai dit que je vivais alors très près et très loin de Zarco : une frontière nous séparait.

— Et comment l'avez-vous franchie ? Je veux dire : comment un garçon de classe moyenne devient l'ami d'un garçon comme Zarco ?

— C'est parce qu'à seize ans, toutes les frontières sont poreuses ou du moins, elles l'étaient à l'époque. Et il y a aussi eu le hasard. Mais avant de vous raconter cette histoire-ci, il faut que je vous en raconte une autre.

— Je vous écoute.

— Je ne l'ai racontée à personne ; c'est-à-dire à personne si ce n'est à mon psychanalyste. Mais si je ne vous la raconte pas, vous ne comprendrez pas comment et pourquoi j'ai rencontré Zarco.

— Ne vous inquiétez pas : si vous ne voulez pas que je la raconte dans le livre, je ne le ferai pas ; et si je la raconte et que vous n'appréciez pas ma façon de le faire, je la supprimerai. C'est ce qu'on a convenu et je m'y tiendrai.

— D'accord. Vous savez, j'ai toujours entendu dire que l'enfance est cruelle, mais je trouve que l'adolescence l'est bien plus encore. C'est du moins ce que j'ai vécu. J'avais un groupe d'amis dans la rue Caterina Albert : l'ami dont j'étais le plus proche était Matías Giral, mais il y avait aussi Canales, Ruiz, Intxausti, les frères Boix, Herrero et quelques autres. On avait tous plus ou moins le même âge, on se connaissait tous depuis nos huit ou neuf ans, on vivait tous dans la même rue et on allait tous chez les maristes, le lycée le plus proche ; et bien sûr, nous étions tous des *charnegos*, sauf les frères Boix, qui venaient de Sabadell et parlaient catalan entre eux. Bref, je n'avais pas de frère, juste une



sœur, et je crois ne pas exagérer en disant qu'en réalité, ces amis ont joué durant mon enfance le rôle des frères que je n'avais pas.

Mais pendant mon adolescence, ils ont cessé de le faire. Ce changement a commencé presque un an avant ma rencontre avec Zarco, quand, au début de l'année scolaire qui a précédé, un nouvel élève est arrivé au lycée. Il s'appelait Narciso Batista et il repassait son bac. Son père était le président de la Députation provinciale et le chef de mon père; on se connaissait pour s'être croisés deux ou trois fois. Pour cette raison et parce que en classe on nous avait mis l'un à côté de l'autre à cause de nos noms de famille (sur la liste des élèves, Cañas venait juste après Batista), je suis devenu son premier ami au lycée; c'est grâce à moi que, par la suite, il s'est lié d'amitié avec Matías, et grâce à Matías et à moi, avec le reste de mes amis. Il est aussi devenu le chef de notre groupe, un groupe qui jamais auparavant n'avait eu de chef (à moins que je n'en aie pas eu conscience) mais qui sans doute en réclamait un, car le sentiment fondamental de l'adolescence est la peur et la peur fait émerger des chefs pour la combattre. Batista était de deux ans notre aîné, il était fort physiquement et savait se faire écouter; en plus, il avait tout ce qu'un *charnego* pouvait souhaiter: d'abord, une famille solide, riche et catalane (même si elle se considérait comme très espagnole et méprisait tout ce qui était catalan, sans parler de tout ce qui était catalaniste, surtout provenant de Barcelone); aussi, un grand appartement dans le quartier le plus récent, une carte de membre au club de tennis, une maison d'été à S'Agaró et une autre, d'hiver, à La Molina, une moto Lobito de 75cc pour se promener à loisir et un endroit pour lui tout seul dans la rue Rutlla, un garage désaffecté où il pouvait passer des après-midi entiers à écouter du rock, à fumer et à boire de la bière.

Jusque-là, tout semblait normal; à partir de là, plus rien ne l'a été. Je veux dire qu'en l'espace de quelques mois seulement, l'attitude de Batista envers moi a changé, sa sympathie s'est transformée en antipathie, son antipathie en haine et sa haine en violence. Pourquoi? Je ne le sais pas. J'ai souvent pensé que j'étais simplement la tête de Turc que Batista avait inventée pour conjurer la peur fondamentale du groupe. Mais je le répète, je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'en très peu de temps, après avoir été son ami, je suis devenu sa victime.

Le mot *victime* est mélodramatique, mais je préfère le mélodrame au mensonge. Batista a d'abord commencé par se moquer de moi : bien que le catalan ait été sa langue maternelle, il riait de moi quand je le parlais, non parce que je le parlais mal, mais parce qu'il méprisait ceux qui parlaient catalan sans être catalans ; il se moquait de mon physique et m'appelait Dumbo en prétendant que j'avais des oreilles aussi grandes que celles de l'éléphant de Walt Disney ; il se moquait aussi de ma gaucherie avec les filles, de mes lunettes de bûcheur et de mes notes de bûcheur. Ces moqueries devenaient de plus en plus féroces, je n'arrivais pas à y mettre fin, et mes amis, qui au début se contentaient d'en rire, ont fini par y participer. Très vite, les mots n'ont plus suffi. Mi-sérieux mi-blagueur, Batista a pris goût à ces coups de poing qu'il me donnait sur les épaules et dans les côtes, parfois même des gifles ; perplexe, je répondais en riant, faisant semblant de lui rendre la pareille, afin de minimiser cette violence et de la transformer en plaisanterie. C'était comme ça au début. Puis, quand il n'a plus été possible de tourner la brutalité en jeu, mes rires se sont transformés en larmes et en désir de fuite. Batista, j'insiste, n'était pas tout seul : il était la brute de service, la source et le catalyseur de la violence, mais le reste de mes amis (à l'exception occasionnelle de Matías qui parfois tentait de le freiner) devenait par moments une véritable meute. J'ai voulu pendant des années oublier cette époque-là, mais tout récemment, je me suis forcé à me la remémorer et je me suis aperçu que je portais encore certaines scènes plantées dans le cerveau comme un couteau dans le ventre. Une fois, Batista m'a jeté dans un ruisseau glacé qui traverse ou traversait le parc de la Devesa. Un soir, alors qu'on était réunis dans le garage de la rue Rutlla, mes amis m'ont enlevé mes vêtements et m'ont enfermé tout nu dans un grenier obscur, et pendant des heures, j'ai dû retenir mes larmes en entendant à travers la paroi leurs rires, leurs cris, leurs conversations et la musique qu'ils écoutaient. Une autre fois – un samedi où j'avais dit à mes parents que j'allais dormir chez Batista, rue S'Agaró – ils m'ont à nouveau abandonné dans le garage de la rue Rutlla où j'ai dû passer, seul et dans le noir, sans rien à manger ni à boire, presque vingt-quatre heures, du samedi après-midi jusqu'au dimanche midi. Une autre fois encore, vers la fin de l'année scolaire, quand je ne

faisais plus que fuir Batista, j'ai eu tellement peur que j'ai cru qu'il voulait me tuer car avec Canales, Herrero, les frères Boix et quelques autres, il m'avait tendu un piège dans les toilettes de la cour du lycée et, pendant un moment qui n'a sans doute duré que quelques secondes mais qui m'a paru interminable, il m'a mis la tête dans la cuvette où ils venaient d'uriner, tandis que j'entendais dans mon dos le ricanement de mes amis. Est-ce que je continue ?

— Non, si vous ne le voulez pas. Mais si ça peut vous soulager, allez-y.

— Cela ne me soulage pas de vous raconter ça ; plus maintenant. Je trouve étrange de vous le raconter, ça oui, mais ce n'est pas la même chose. Il m'arrive avec cette histoire de Batista ce qui m'arrive avec tant de choses de cette époque-là : je n'ai pas l'impression de les avoir vécues mais de les avoir rêvées. Mais vous devez vous demander ce que tout ça a à voir avec Zarco.

— Non, ce que je me demande, c'est pourquoi vous n'avez pas dénoncé ce harcèlement.

— À qui vouliez-vous que je le dénonce ? À mes professeurs ? J'avais une bonne réputation dans le lycée, mais je n'avais aucune preuve de ce qui se passait. Dénoncer l'affaire aurait fait de moi un menteur ou un rapporteur (ou les deux à la fois) et c'était la meilleure manière de tout faire empirer. À mes parents ? Mon père et ma mère étaient des braves gens, ils m'aimaient et je les aimais, mais à l'époque, nos rapports s'étaient suffisamment dégradés pour que je me retienne de leur raconter quoi que ce soit. D'ailleurs, comment leur raconter ? Et quoi ? Le comble, comme je l'ai déjà dit, c'est que mon père était un subalterne du père de Batista à la Députation et si j'avais raconté chez moi ce qui se passait, en plus de devenir un menteur ou un rapporteur, j'aurais mis mon père dans une situation impossible. Pourtant, j'avais eu plus d'une fois l'envie de tout lui dire, plus d'une fois même, j'ai été sur le point de le faire, mais je finissais toujours par faire machine arrière. Et si je ne leur révélais rien à eux, à qui d'autre aurais-je pu le faire ?

Toujours est-il que d'aller au lycée était devenu pour moi un vrai calvaire quotidien. Pendant des mois, je me couchais et me levais en pleurant. J'avais peur. Je sentais en moi la colère, la rancune et une grande humiliation, et j'avais surtout un sentiment

de culpabilité parce que le pire dans les humiliations, c'est qu'elles font naître un sentiment de culpabilité chez celui qui les subit. Je me sentais pris au piège. Je voulais mourir. Et détrompez-vous : toute cette merde ne m'a absolument rien appris. Connaître avant les autres le mal absolu – et c'est ce que Batista était pour moi – ne vous rend pas meilleur qu'eux ; ça vous rend pire. Et ça ne sert absolument à rien.

— Cela vous a quand même servi à rencontrer Zarco.

— C'est vrai, mais ça ne m'a servi qu'à ça. Je l'ai rencontré peu après la fin de l'année scolaire, quand ça faisait déjà un moment que je ne voyais plus mes amis. Une fois l'école fermée, je pouvais plus aisément choisir mes cachettes, mais à vrai dire, dans une ville aussi petite que Gérone, de tels endroits n'étaient pas nombreux et il n'était pas si facile de disparaître de la circulation, ce que je devais tenter pour me faire oublier de mes amis. Il fallait éviter de les croiser dans le quartier, il fallait éviter de s'approcher des endroits qu'on avait l'habitude de fréquenter, il fallait éviter le périmètre du garage de Batista dans la rue Rutlla, il fallait même éviter ou expédier par des réponses évasives les visites et les appels de Matías qui m'invitait à sortir avec eux, sans doute pour soulager sa mauvaise conscience et cacher derrière une apparente générosité le harcèlement réel auquel ils me soumettaient. Bref, mon projet pour cet été-là consistait à sortir dans la rue le moins possible et ce jusqu'au mois d'août, date de mon départ en vacances, et à passer ces semaines d'enfermement à lire et à regarder la télé. C'était mon plan. Mais en réalité, quels que soient le désespoir et le découragement d'un garçon de seize ans, il n'est pas capable de passer une journée entière entre quatre murs ou moi, du moins, je n'en ai pas été capable. Je me suis donc très vite aventuré à sortir et c'est ainsi que je suis allé dans la salle de jeux Vilaró.

C'est là que j'ai vu Zarco pour la première fois. La salle de jeux Vilaró se trouvait dans la rue Bonastruc de Porta, toujours dans le quartier de la Devesa, en face du passage à niveau. C'était un de ces établissements pour adolescents qui proliféraient dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Je me souviens que c'était un grand entrepôt aux murs nus avec un circuit routier miniature à six voies ; je me souviens aussi de plusieurs baby-foot, de

plusieurs machines à sous, de jeux vidéo et de six ou sept flippers disposés le long d'un des murs latéraux; il y avait au fond un distributeur de boissons ainsi que des toilettes, et à l'entrée, la guérite en verre de M. Tomàs, un vieil homme ratatiné, presque chauve et bedonnant qui ne se laissait distraire de ses mots fléchés que pour résoudre des problèmes concrets (une machine en panne, des toilettes bouchées) ou, en cas de bagarre, pour expulser les agités ou rétablir l'ordre de sa voix forte. Avant, pendant un temps, j'avais fréquenté cet endroit avec mes amis, mais avec l'arrivée de Batista, j'avais cessé d'y aller; mes amis aussi et, peut-être à cause de cela, ce lieu me semblait sûr, un peu comme le trou produit par un projectile lors d'un bombardement.

L'après-midi où j'ai rencontré Zarco, je suis arrivé à la salle de jeux alors que M. Tomàs venait de l'ouvrir et je me suis immédiatement mis à jouer sur mon flipper favori, celui de Rocky Balboa. Une très bonne machine: cinq billes, une bille supplémentaire pour un score encore très modeste et un bonus rendaient la partie facile. Pendant un moment, j'ai joué dans la salle vide, mais bientôt un groupe de jeunes est entré et s'est dirigé vers le circuit routier. Un garçon et une fille ont fait leur apparition peu après. Ils semblaient avoir entre seize et dix-neuf ans et j'ai d'abord eu l'impression qu'ils avaient un vague air de famille et surtout qu'ils venaient de la banlieue, avec leur air dur de probables petites frappes. M. Tomàs a senti le danger dès qu'ils sont passés devant sa guérite. Hé, vous, les a-t-il interpellés en ouvrant la porte. Vous allez où? Tous deux se sont arrêtés net. Qu'est-ce qu'il y a, chef? a demandé le garçon en levant les mains comme s'il allait se laisser fouiller; il ne souriait pas, mais il donnait l'impression que la situation l'amusait. Il a dit: On voulait juste jouer une partie. On peut? M. Tomàs, suspicieux, les a scrutés de haut en bas et, une fois l'examen terminé, il a dit quelque chose que je n'ai pas tout de suite compris: Je ne veux pas d'ennuis. Celui qui me fait des ennuis prend la porte et fissa. C'est clair? Absolument, a dit le garçon en faisant un geste conciliant avant de baisser les mains. T'inquiète pas pour nous, chef. M. Tomàs, l'air modérément content de la réponse, est retourné dans sa guérite pour se replonger dans ses mots fléchés, et le couple est entré dans la salle.

— C'était eux!

— Oui : le garçon était Zarco ; la fille, Tere.

— Tere était la petite amie de Zarco ?

— Bonne question : si j'avais su la réponse à temps, je me serais évité pas mal de problèmes ; j'y répondrai plus tard. Quoi qu'il en soit, tout comme M. Tomàs, dès que j'ai vu Zarco et Tere entrer, j'ai immédiatement eu un sentiment d'incertitude, le sentiment que tout pouvait arriver dans cette salle de jeux, et ma première intuition a été de lâcher la machine de Rocky Balboa et de m'en aller.

Je suis resté. J'ai essayé de ne pas penser au couple, de faire comme s'il n'était pas présent, de continuer à jouer, mais en vain. Au bout d'un moment, j'ai senti sur mon épaule un coup si fort qu'il m'a fait chanceler. Ça roule, Binoclard ? a demandé Zarco, en prenant ma place aux manettes de la machine. Il me regardait avec ses yeux très bleus, il parlait d'une voix rauque, il avait une raie au milieu et portait un blouson en jeans serré sur un t-shirt beige. Il a ajouté, en me défiant : T'as un problème ? J'ai eu peur. Les paumes ouvertes, j'ai dit : J'ai fini ma partie. Je me suis retourné pour m'en aller, mais à ce moment-là, Tere m'a barré le passage, et mon visage s'est retrouvé à quelques centimètres du sien. Ma première impression a été la surprise ; la seconde, l'éblouissement. Comme Zarco, Tere était très maigre, très brune, pas trop grande, avec cet air tempétueux qu'affichaient les petites frappes de l'époque. Ses cheveux étaient lisses et foncés, ses yeux, verts et cruels, et elle avait un grain de beauté près du nez. Tout son corps irradiait le calme d'une femme très sûre d'elle-même, à l'exception d'un tic : sa jambe gauche bougeait de haut en bas comme un piston. Elle portait un t-shirt blanc avec un jean et un sac en bandoulière. Tu t'en vas déjà ? a-t-elle demandé, souriant de ses lèvres rouges et charnues comme deux grosses fraises. Je n'ai pas pu répondre parce que Zarco m'a pris par le bras et m'a obligé à me retourner. Toi, tu bouges pas, Binoclard, m'a-t-il ordonné. Et il s'est mis à jouer sur la machine de Rocky Balboa.

Il jouait assez mal, aussi, la partie s'est vite terminée. Merde, a-t-il dit alors, en donnant un coup de poing contre le flipper. Il m'a adressé un regard furieux, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, Tere a lâché un rire, l'a poussé sur le côté et a mis une autre pièce. En ronchonnant, Zarco regardait Tere jouer,

appuyé sur la machine, à côté de moi. Tous deux commentaient les aléas du jeu sans faire attention à moi, même si de temps en temps, entre deux billes, Tere m'observait du coin de l'œil. Les gens continuaient à entrer dans la salle de jeux ; M. Tomàs sortait de la guérite plus souvent que d'habitude. Peu à peu, j'ai réussi à me calmer, mais je restais confus et sans oser m'en aller. La partie de Tere a également vite fini. Elle s'est écartée de la machine et, en la désignant, elle m'a dit : À ton tour, maintenant. Je n'ai pas ouvert la bouche, je n'ai pas bougé. Qu'est-ce qu'il y a, Binoclard, a demandé Zarco. Tu veux plus jouer maintenant ? Je ne disais toujours rien. Il a ajouté : T'as avalé ta langue ? Non, ai-je répondu. Alors quoi ? a-t-il insisté. Je n'ai plus d'argent, ai-je dit. Zarco m'a regardé, intrigué. T'as plus de pognon ? a-t-il demandé. J'ai acquiescé. Vraiment ? a-t-il redemandé. J'ai acquiescé une nouvelle fois. T'avais combien ? Je lui ai dit la vérité. Putain, Tere, a ri Zarco. Avec ça, toi et moi, on a à peine de quoi nous essuyer le cul. Tere n'a pas ri ; elle m'observait. Zarco m'a de nouveau poussé sur le côté et a dit : Bon, ben, quand on n'a pas de pognon on peut aller se faire foutre.

Il a remis une pièce dans la machine et, en reprenant le jeu, il a commencé à parler avec moi ; ou plus exactement, il a commencé à me poser des questions. Il m'a demandé quel âge j'avais et je le lui ai dit. Il m'a demandé où je vivais et je le lui ai dit. Il m'a demandé si j'allais au lycée et je lui ai dit que oui et à quel lycée j'allais. Il m'a demandé ensuite si je parlais catalan ; cette question m'a surpris, mais j'ai aussi répondu que oui. Il m'a ensuite demandé si je venais très souvent à la salle de jeux et si je connaissais M. Tomàs et à quelle heure il ouvrait et fermait cet endroit et il m'a posé d'autres questions de même nature dont je ne me souviens plus précisément, mais ce dont je me souviens, c'est que j'ai répondu à toutes celles dont je connaissais les réponses. Je me souviens également que sa dernière question était si j'avais besoin d'argent et je n'ai pas su quoi dire. Zarco a répondu à ma place : Si t'en as besoin, dis-le-moi. Tu viens à La Font et tu me le dis. On parlera affaires. Zarco a alors maudit une bille qu'il venait de perdre et il a donné un coup de poing sur la machine ; il m'a ensuite demandé : C'est OK ou c'est pas OK, Binoclard ? Avant que j'aie pu répondre, un grand type blond avec un polo Fred

Perry qui venait d'entrer dans la salle de jeux nous a abordés. Il a salué Zarco, lui a murmuré quelque chose à l'oreille et tous les deux sont ensuite sortis dans la rue. Tere est restée à m'observer. J'ai encore regardé ses yeux, sa bouche, son grain de beauté près du nez et je me souviens avoir pensé que c'était la plus belle fille que j'aie jamais vue. Tu vas venir? a-t-elle demandé. Où ça? ai-je demandé. À La Font, a-t-elle répondu. J'ai demandé ce qu'était La Font et Tere m'a répondu que c'était un café du chinois, et j'ai compris que le chinois était le Quartier chinois. Tere a redemandé si j'irais à La Font; bien que certain de ne pas y aller, j'ai dit: Je ne sais pas. Mais j'ai immédiatement ajouté: Peut-être que oui. Tere a souri et a haussé les épaules et elle s'est caressé du doigt le grain de beauté qu'elle avait près du nez; puis elle a montré la machine de Rocky Balboa et, avant de suivre Zarco et le type du Fred Perry, elle a dit: Il te reste encore trois billes.

Voilà comment s'est passée notre première rencontre. Quand je me suis retrouvé seul, j'ai ressenti un certain soulagement et – j'ignore si c'était par plaisir ou pour éviter de recroiser Zarco et Tere que j'imaginai encore dans les parages – je me suis mis à jouer avec les billes qui restaient dans la machine. À peine avais-je commencé que M. Tomàs est venu me voir. Tu sais qui c'était, mon garçon? m'a-t-il demandé en montrant la porte. Il pensait évidemment à Zarco et à Tere; j'ai répondu que non. De quoi avez-vous parlé? a-t-il encore demandé. Je le lui ai expliqué. M. Tomàs a fait un bruit avec sa langue et m'a fait répéter ce que je lui avais dit, du moins en partie. Il semblait inquiet et au bout d'un moment, il s'en est allé en marmonnant. Le lendemain, je suis arrivé à la salle de jeux Vilaró dans l'après-midi. Lorsque je suis passé devant sa guérite, M. Tomàs a toqué contre la vitre et m'a demandé d'attendre; quand il en est sorti, il a mis sa main sur mon épaule. Écoute, mon garçon, a-t-il commencé. Un travail, ça t'intéresse? Sa question m'a pris de court. Quel travail? ai-je demandé. J'ai besoin d'un assistant, a-t-il dit. D'un geste vague, il a désigné toute la salle avant de faire sa proposition: Tu m'aides à fermer mon local le soir et en échange, je te laisse jouer gratuitement dix parties par jour.

Je n'ai pas eu besoin de réfléchir. J'ai accepté aussitôt et à partir de là, tous mes après-midi ont commencé à s'organiser sur le